
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60118

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

bien au contraire. Les libéraux ont fait leur première expérience politique, leur force augmente, alors que la gauche est matraquée et ses chefs exilés. Le mouvement démocratique se poursuit et des forces nouvelles apparaissent, qui ont leur importance pour les futurs mouvements, sociaux-démocrates, conservateurs et catholiques sociaux. L'ombre de Bismarck, qui, de son aveu, croit plus au fer qu'au discours, plane sur toute cette histoire; il a lui, fait l'unité allemande. En réalité, il a dû tenir compte de l'opinion publique et de la participation des Allemands à la politique. Et le *Sonderweg* est moins le rôle dominant de l'appareil d'Etat que la coexistence de la puissance de la bureaucratie et des institutions de participation.

On n'aura là qu'un bref aperçu de la richesse de matière de ce gros ouvrage de synthèse; il abonde en exemples, en points de vue suggestifs. Et quand il le faut, l'œil étranger sait rééquilibrer les points de vue sur cette tranche d'histoire allemande que l'on sait passionnante, mais aussi passionnée.

Claude MICHAUD, Paris

Otto ULBRICHT, *Kindsmord und Aufklärung in Deutschland*, München (Oldenbourg Verlag) 1990, 462 p. (Ancien Régime – Aufklärung und Revolution, 18).

D'emblée l'auteur insiste sur la différence entre infanticide, c. à. d. le meurtre d'un nouveau-né et celui d'un nourrisson par sa mère ou un étranger, notions souvent confondues, parfois même par la critique, ce qui fausse les données, car les deux crimes répondent à des mobiles différents. O. Ulbricht limite certes son enquête aux deux duchés du Schleswig et du Holstein, alors sous souveraineté danoise, un milieu rural et protestant, mais est-il vrai que la confession n'ait pas joué de rôle? Le fait d'avoir refusé le baptême à un nouveau-né n'aurait-il pas compté en pays protestant? O. Ulbricht rappelle cependant qu'ailleurs il y avait aussi des infanticides chez les catholiques et même chez les juifs. Soucieux de dépasser le cadre strictement régional de son enquête et de présenter des résultats éclairants pour les différentes régions de l'Empire dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il s'appuie sur les travaux consacrés à d'autres pays, quitte à en revoir les calculs et les hypothèses, et commente quelques tableaux comparatifs. A son tour il distingue entre conditions structurelles et motivations individuelles, bien qu'elles se chevauchent quelquefois. Son étude se veut non quantitative, mais sociologique.

Pour mieux saisir la réalité des faits et des motifs et l'opposer à l'image colportée aussi bien par la littérature fictionnelle que par la critique, il commence par l'analyse de quelques cas et s'en sert pour dresser le portrait de l'infanticide type: servante célibataire de 20–25 ans, souvent orpheline de père ou de mère, ayant bonne réputation et considérée comme travailleuse, fidèle et obéissante. Johann Heinrich Pestalozzi dit certes que la majorité des infanticides avaient entre 30 et 40 ans¹, mais comme il met sur le même plan infanticide et meurtre d'enfants, ces chiffres de la ville de Zürich n'infirmement pas la thèse d'O. Ulbricht, que confirment au contraire plusieurs cas analysés par le pédagogue suisse. En même temps O. Ulbricht fait ressortir que les servantes étaient d'autant moins intégrées à la famille paysanne qu'elles en changeaient et que le maître tenait à marquer ses distances. Pour corriger l'image idyllique de la grande famille rurale, il rappelle aussi que, dans les deux duchés, maîtres et domestiques ne priaient plus en commun. Certes, dans l'optique bourgeoise des juges ou des publicistes, les servantes étaient pauvres et souvent, comme pour Pestalozzi, la misère fut considérée comme une des principales causes de l'infanticide et elle l'est encore par la critique. Selon O. Ulbricht par contre, c'était plus vrai pour les femmes qui tuaient leurs enfants que pour les infanticides,

1 Über Gesetzgebung und Kindermord (1783), in: Werke, Bd. 2. hg. v. G. CEPL-KAUFMANN u. M. WINDFUHR, München 1977, p. 396.

dont l'impécuniosité aurait été toute relative. Détail intéressant l'ethnologue, pour elles les robes constituaient une sorte d'épargne mobile. Parfois elles possédaient même quelques livres. Si Rudolf Schenda et Rolf Engelsing avaient estimé que vers 1770 au mieux 15 % des habitants savaient lire, O. Ulbricht inverserait plutôt les chiffres, confirmé en cela par Wilhelm Norden (1980), selon qui, à Oldenburg, 84,5 % des servantes savaient lire et 13,6 % même écrire.

Certes, aussi bien l'Eglise que l'Etat prétendaient punir les relations sexuelles hors mariage, assimilées à la débauche. Adelung nous rappelle d'ailleurs que le terme de »Hure« désignait toute femme qui violait le principe de chasteté (cf. »Hurenstrafen«). Mais non seulement entre la théorie et la pratique, entre la législation et la mentalité populaire aussi il y avait alors un décalage sensible; à la campagne les relations pré-nuptiales étaient généralement admises et pas seulement en Bavière plus même, le mariage n'intervenait souvent qu'après l'annonce de la grossesse, censée garantir un héritier. Considérant la domesticité comme état transitoire entre l'enfance et le mariage, O. Ulbricht distingue certes la morale sexuelle des domestiques de celle des maîtres, lesquels, selon ses statistiques, ne frayaient guère avec les servantes, mais il oublie que la sexualité pré-nuptiale différait aussi de celle des indigents puisque pour ceux-ci les raisons économiques ne retardaient pas seulement le mariage, elles le rendaient souvent impossible. Dans ce cas, point n'était besoin de promesse de mariage, qui, de toute façon, n'était valable que si elle était écrite et certifiée par des témoins. Soucieux de relativiser la responsabilité de la pauvreté dans l'infanticide, O. Ulbricht ne veut pas en voir les incidences. Il relève bien le pourcentage d'enfants illégitimes, naturellement différent selon les régions, mais il eût été au moins aussi éclairant de noter le pourcentage des femmes célibataires de plus de 30 ans dans ce même milieu et de voir si dans les deux duchés comme dans différents pays allemands un minimum de ressources était alors exigé pour le mariage.

Fatalement favorisées par le mariage tardif ou l'impossibilité de se marier, les relations illicites ne devenaient patentes qu'avec la grossesse. O. Ulbricht explique bien les différents problèmes qui surgissaient alors pour la servante: l'obligation faite aux maîtres et aux sages-femmes de la dénoncer, l'attitude du village, la tentation de changer de maître et de résidence pour mieux dissimuler la grossesse, la difficulté d'accoucher clandestinement et de dissimuler le cadavre.

Les renseignements recueillis par les tribunaux sur les géniteurs sont naturellement peu fiables; selon l'auteur, ces derniers appartiennent cependant le plus souvent à la même classe sociale que les servantes. Sur ce point, il renverse une opinion répandue, confirmée aussi par Pestalozzi, pour le milieu urbain, il est vrai. Peut-on cependant généraliser les données des deux duchés et de ce milieu rural?

A la peur de perdre son emploi, voire de ne plus trouver de travail avec un enfant illégitime, à la peur des peines infamantes et de la honte s'ajoutaient souvent l'infidélité du géniteur et la peur de la famille, motivations qui ressortent également de l'analyse des cas individuels. La peur de la misère amena certaines veuves à inciter ou à aider leurs filles à se débarrasser du nouveau-né, ce dont on trouve aussi un écho dans »Das Lied vom Herren und der Magd«, une ballade recueillie par Goethe en Alsace.

O. Ulbricht a raison de rappeler que la *Constitutio criminalis Carolina* (1532) punissait la luxure par l'exposition au pilori et la fustigation et qu'elle condamnait l'infanticide à être empalée, noyée ou enterrée vive, mais, tout en se référant encore à ce code, les tribunaux n'appliquaient plus ces sanctions barbares. Si l'auteur suit bien l'évolution de la juridiction, il est plus laconique en ce qui concerne la législation criminelle; même pour les duchés il se contente de mentionner les lois de 1754/1755 sans les commenter.

Certes, dans la littérature européenne le motif de l'infanticide a une longue histoire, mais en Allemagne il connut une renaissance extraordinaire à l'époque du Sturm und Drang, car les jeunes génies en profitèrent pour dénoncer la morale aristocratique et l'exploitation sexuelle de la jeune bourgeoise. Parallèlement, il est vrai, ils dénonçaient aussi l'hypocrisie de la morale bourgeoise. L'évocation de ce motif littéraire est censée permettre à O. Ulbricht de mon-

trer le contraste entre le mythe et la réalité. Les exemples des duchés semblent certes conforter sa thèse, elle devrait cependant être nuancée pour tenir compte aussi du milieu urbain.

La question mise au concours de Mannheim en 1780, «Quels sont les meilleurs moyens réalistes de prévenir l'infanticide?», a certes déjà été abordée par la critique, mais en s'appuyant sur 80 réponses O. Ulbricht le fait sur une base bien plus large et, autre point nouveau, après avoir brossé le portrait de l'initiateur Ferdinand Adrian von Lamezan et avoir parlé de son courageux essai sur la question »in wie weit der Stat an den Verbrechen der Misstäter Schuld trage«, il examine les projets de réformes. Or, ayant suscité près de 400 réponses, ce concours a rencontré un extraordinaire écho. Parmi les participants bien des hommes de renom tels que Schlettwein, J. G. Schlosser, Campe ou C. G. Clauer, sans parler de tous ceux qui, comme Schlözer ou Pestalozzi, ont contribué par leurs publications à animer ce débat. Et il fut contradictoire, car, face aux humanistes qui commençaient à contester la légitimité de la peine de mort et à voir dans l'infanticide une victime autant qu'une criminelle, les moralistes conservateurs, s'en tenant à la conception bourgeoise de la femme, considéraient – tout comme l'Encyclopédie – l'infanticide comme un crime qui fait »frémir la nature«, ce qui les incita à proposer des sanctions plus sévères encore. Mais si ces derniers estimaient qu'il valait mieux poursuivre dix innocents plutôt que de laisser échapper un coupable, d'autres estimaient avec un collaborateur de l'Encyclopédie, qu'il valait »mieux risquer de laisser échapper un criminel que de punir un innocent« (art. crime).

Non sans raison, ce n'est pas tant la qualité que la quantité des réponses qui intéresse O. Ulbricht, car elle révèle mieux à quel point la question a préoccupé l'opinion publique d'alors. Aux critiques qui expliquent cet écho extraordinaire par l'importante augmentation des cas d'infanticide, alléguant que les faits connus ne seraient que la face cachée de l'iceberg, l'auteur fait remarquer avec raison qu'il était difficile d'adhérer à cette thèse, les statistiques faisant défaut pour les siècles passés et n'étant fiables qu'à partir du XIX^e siècle. En extrapolant les chiffres de la Prusse, Schlözer était arrivé pour l'Empire à l'hypothèse de 100 infanticides par an; mais même si l'on admet avec notre auteur que ce chiffre est à majorer, ce n'est pas encore une raison pour parler de »Massendelikt« ni même d'une argumentation continue de ce crime. Selon lui, l'intérêt pour ce débat s'explique au contraire par l'influence de Beccaria, auquel il faudrait toutefois ajouter celle de Montesquieu. N'avait-il pas déjà estimé qu'il valait mieux prévenir que punir? Et il ne faudrait pas davantage oublier la littérature de l'époque, car elle a certainement contribué à remuer l'opinion et à faire évoluer les mentalités.

Pour finir, des tableaux permettent de comparer les sanctions proposées par les tribunaux aux avis concernant les demandes de grâce de la Cour d'Appel et à ceux de la Chancellerie allemande de Copenhague. Et, contrairement à ce qu'on aurait pu penser, l'auteur trouve les instances locales plus marquées par l'esprit des lumières que la Chancellerie, plutôt conservatrice. Néanmoins, après 1770, les peines de mort sont transformées en peines de prison. Révélateur de l'évolution de l'Aufklärung, O. Ulbricht voit avec Gustav Radbruch dans l'infanticide »das Schlüsseldelikt aller strafrechtreformerischen Bestrebungen des 18. Jahrhunderts«. Mais peut-être eût-il été bon d'expliquer ce qu'il entend par »aufklärerische Ideen«.

Malheureusement son ouvrage est entaché d'innombrables redites, car, après avoir analysé les conditions structurelles et les motivations individuelles, il explique comment ces mêmes motifs ont été interprétés par les participants au concours et les juridictions. Toutefois, sur bien des points, il renouvelle la question; bien qu'il s'appuie largement sur la critique, il est très sévère pour elle et, tout en cherchant à ne pas faire violence aux faits, il force parfois le trait pour mieux s'opposer aux opinions reçues, notamment en ce qui concerne l'origine sociale de l'infanticide et du géniteur ainsi que les conditions structurelles du crime.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg